

Le loup de Ramsay

Une nouvelle de Marie-Claude Fredet, Beninze/Arzon (Morbihan).

Les Ramsay, couple sans histoires, sont connus pour leur amour des bêtes. Ils mènent une vie bien tranquille. C'est du moins ce qu'on croit au village voisin, jusqu'au jour où des faits étranges se produisent. Leur voisine enquête...

Charles Ramsay me parlait tous les matins en revenant d'acheter son journal. Il lisait le Times qu'il portait roulé dans la poche droite de son pardessus bleu marine. Été comme hiver, le vêtement flottait négligemment sur ses épaules. Il s'arrêtait devant la villa alors que j'émergeais à peine du sommeil et j'aimais nos entretiens. La plupart du temps, il s'agissait des nombreux animaux qui vivaient chez lui. Mme Ramsay passait à son tour environ une heure plus tard traînant un grand Caddy vide qui cliquetait sur les pavés.

Alors que je terminais seulement ma toilette, elle repassait dans l'autre sens, lentement, tirant le caddy plein et son bras droit se tendait en arrière. Elle effectuait une pause sous ma fenêtre et nous causions un peu. Betty Ramsay devait avoir environ 30 ans et Charles une quarantaine en pleine forme. Régulièrement, vers dix-huit heures, le couple se rendait en jogging vers le parc municipal et parcourait trois kilomètres en courant. J'admirais leur entrain et surtout leur bonne entente, moi qui avais du mal à supporter un compagnon trois jours d'affilée.

La solitude me joue des tours ?

Un matin de décembre, alors que je contemplais la rue gelée, Charles passa sans s'arrêter. Il marchait le visage penché et paraissait pressé. Malgré moi, je notai l'incident, mineur en vérité, mais je fus un peu déçue. Je connaissais les noms de tous ses chiens et chats ainsi que les aventures périlleuses de ses cinq corbeaux apprivoisés. Je suivais comme lui la croissance difficile des quatre bébés cygnes dont j'avais vu les photographies.

Betty passa bien à l'heure habituelle mais elle aussi se hâtait et j'en fus intriguée. Ce qui montre à quel point je dépendais de mes horaires à cette époque. J'ai même regardé l'heure pensant qu'ils étaient simplement en retard. Mais non, il était bien onze heures et j'aurais dû me trouver déjà au bureau devant mes corrections.

Lorsque je rentrai le soir, je me surpris à presser le pas afin de ne pas manquer la sortie de dix-huit heures pour le footing. Ils étaient obligés de passer devant chez moi pour aller au parc et à moins qu'ils ne modifient leur circuit je les croiserais forcément. Mais à dix-neuf heures trente, le couple n'était pas encore apparu et stupidement, je fus inquiète. Toute la soirée, je m'interrogeais sur leur sort et finis par conclure qu'ils étaient peut-être malades. Dix fois, je suis allée au téléphone afin de les appeler pour qu'ils me rassurent et dix fois j'ai renoncé, cela ne me regardait pas. La solitude me jouait des tours et je passai une soirée morne devant le petit écran.

Ma curiosité piquée au vif

Je restai trois jours sans les voir. Ma curiosité atteignit une intensité telle, que j'interrogeai le marchand de journaux. Il hochait la tête, engoncé dans son écharpe et luttant contre le vent glacial. Il déplaçait de grosses pierres censées retenir les piles de périodiques mais cela ne suffisait pas et il avait ajouté des élastiques qui cassaient à cause du froid. Tout en replaçant

sa marchandise, il me confia que lui aussi s'étonnait de cette absence. Et comme je lui fis part de mon projet d'aller chez les Ramsay, il me confia les journaux de Charles.

Je bus une grande chope de thé bien fort, enfilai un anorak et ressortis dans la nuit. Personne à moins d'y être obligé ne se serait promené ce soir-là. Il avait neigé un peu en fin de soirée et le vent durcissait la surface des trottoirs. À trois cents mètres de la villa, on retrouvait tout de suite la campagne. Je marchais très vite, serrant contre moi les journaux et mon sac à main battait contre mon estomac. Les bottes fourrées étaient lourdes et je dus ralentir l'allure. Je manquais de souffle et me fis la réflexion que Betty, elle, aurait pu maintenir un train plus enlevé sans souffrir !

J'apercevais au loin la maison des Ramsay. C'était une ancienne forge tout à fait pittoresque avec des dépendances. Tout autour, un parc superbe déployait la beauté de ses arbres centenaires. La neige conférait au paysage une douceur mystérieuse et le sentier de graviers luisait sous la lune.

Betty et Charles se tenaient près du feu

Lorsque je parvins à l'orée du parc, je perçus très nettement les appels poignants d'un animal. Mon ignorance en zoologie ne me permit pas de l'identifier mais plus tard je sus qu'il s'agissait du cri d'un chat-huant. Les branches frémissaient, un oiseau au vol lourd me passa sous le nez et je frissonnai.

Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient allumées et la lueur projetée sur le sol étincelant transformait la demeure en reflet d'elle-même. De lourds rideaux de velours protégeaient du froid, mais les volets étaient ouverts. Comme un espion, j'avancai le long de la façade et collai mon visage à la première fenêtre. Rétrospectivement, j'ai honte de ma curiosité et je me dis que j'étais impressionnée par le silence. Betty et Charles se tenaient auprès de la cheminée devant un bon feu. Ils paraissaient harassés et portaient de grandes robes de chambre en laine. Je restais là, subjuguée, et m'aperçus que la buée sortait de leurs lèvres. Donc, le chauffage central ne marchait pas ! C'est cela qui m'intriguait, je le sus tout de suite, c'était tout à fait anormal de ne pas chauffer en cette saison. Betty se leva et vint vers la fenêtre où je me trouvais. Elle l'ouvrit et me cria : « Mais entrez donc, vous allez attraper la mort ». Elle ne paraissait pas étonnée de me trouver là. Sa voix était enjouée, claire.

Un hurlement inhumain résonna

Charles vint ouvrir tout en rajustant sa robe de chambre et ils me remercièrent pour les journaux. Ils pensaient que j'étais venue tout exprès. Il faisait presque aussi froid dans la maison qu'à l'extérieur. Je m'approchai du feu sans y être invitée et Betty m'aida à ôter bottes et anorak. Je me retrouvai donc, à ma grande honte, en chaussettes. De vieilles chaussettes rouges percées au bout dans lesquelles j'avais rentré un pantalon de velours côtelé blanc que je ne portais presque jamais. Il était trop grand et le fond pendait. Je me sentais ridicule, gauche, et durant un instant, nous n'avons rien dit. Charles nous a servi un verre de rhum et tout de suite, j'ai eu trop chaud. Le silence paraissait devoir s'éterniser ; j'avais interrompu leur entretien et ils devaient attendre mon départ pour le reprendre. J'avalai le reste de mon verre et passai une manche de l'anorak, mais mon geste demeura suspendu. J'eus si peur que je lâchai le verre qui tomba sur le sol et se brisa. Juste derrière moi, tout proche, un hurlement avait résonné, inhumain. Betty se tourna vers Charles d'un air implorant. Il dit : « Ne bouge pas, j'y vais ». Il nous quitta après avoir enlevé sa robe de chambre et enfilé une sorte de parka renforcée aux coudes. Puis il mit des gants très épais qui se prolongeaient d'une protection en cuir jusqu'au coude. L'ensemble avait un aspect menaçant comme une panoplie

de guerrier. Il décrocha un fouet du mur et je vis aussi deux fusils et trois pistolets de belle taille.

“Non, ne partez pas !”

Ces armes cadraient mal avec l’aspect inoffensif de Charles et je me sentais totalement désemparée. J’aurais mieux fait de rentrer, mais ma curiosité légendaire a eu le dessus et je suis restée.

Le cri se reproduisit et me glaça le dos. Puis il y eut un cliquetis de grille au dehors, un claquement de fouet, un autre cri, puis le silence enfin. Charles revint, essoufflé, pâle, et dit en s’asseyant : « Il a encore tenté de mordre ». Betty murmura : « J’y vais. Avec moi, il n’osera pas ». Charles se fâcha tout rouge et lui intima l’ordre de n’en rien faire. Je les regardais tour à tour attendant une explication. Ils ne ressemblaient en rien au charmant couple que je connaissais. J’avais devant moi des gens inquiets, terrorisés et recouvrant quelque peu ma raison, je murmurai des adieux rapides.

Mais Betty cria « Non, ne partez pas, restez dormir ici, c’est plus prudent ». Je vis le temps d’un éclair ma chambre confortable et mon poste de télévision les trouvant soudain très acceptables. Cependant, Charles insista tellement que je cédaï et ils m’installèrent un lit de fortune dans le coin de la cheminée. La pièce était immense et on avait disposé de grands canapés de cuir le long des murs. Celui où je m’allongeai aurait pu recevoir trois personnes de ma taille et je m’enfonçai avec délice entre les coussins. Betty m’aida à me glisser dans le sac de couchage et nous sommes restés ainsi tous les trois contemplant les danses reposantes du feu sur le plafond. Charles éteignit la lumière et je dus dormir un certain temps.

Betty dormait les yeux ouverts

Lorsque je m’éveillai, le feu luisait dans l’ombre et Betty dormait à mes côtés enroulée dans une peau d’ours blanc. On aurait dit une petite fille. J’allongeai le bras afin de lui ôter une mèche qui retombait sur ses yeux. Je désirais voir son visage endormi. Elle avait une chevelure admirable, de longues vagues blondes couraient autour d’un ovale parfait et son nez ne devait rien à la chirurgie plastique. Elle remua un peu lorsque je retirai la mèche. Mon cœur sauta dans ma poitrine et je fus inondée de sueur. Betty dormait les yeux ouverts et je n’avais jamais vu cela. C’était terrifiant, on aurait dit une morte et je mis ma main sur la sienne. Elle était bien chaude. La fourrure immaculée entourait son corps menu et la pause gracieuse de ses bras autour de la tête m’enchanta. Je me moquai de mes émotions et me rendormis.

Charles avait disparu quelque part dans la maison. J’eus beau scruter les recoins les plus sombres de la pièce, il n’était nulle part. La réverbération de la neige produisait une lumière magique et je décidai de me lever. Malgré les émotions de la nuit, je me sentais tout à fait bien et j’enjambai le corps de Betty pour sortir du lit. L’odeur si réconfortante du café frais se répandait dans la maison et c’est grâce à elle que je trouvai la cuisine.

Ramsay était assis à table, et mangeait des œufs accompagnés d’une énorme tranche de jambon fumé. Il me dit bonjour et me demanda si j’avais bien dormi. Pas une allusion aux cris, pas trace de nos frayeurs.

J’étais choquée et peinée

Lorsque j’eus terminé mon petit-déjeuner, il prit un ton autoritaire – ou l’ai-je rêvé ? – pour me demander de rentrer chez moi avant le réveil de Betty. Je me trouvais bête et inutile et j’aperçus le calepin où Betty notait ses courses. J’arrachai une feuille et lui laissai un mot de

remerciement pour son accueil. Comme Charles n'avait pas été aimable, je me méfiais de lui, et glissai le mot sous la peau d'ours. Il m'observait et attendait visiblement que je parte. Il m'accompagna jusqu'au portail et je me retrouvai sur la route du village. Je me retournai une dernière fois, mais il avait déjà disparu dans la maison.

Fengus, le marchand de journaux, m'interpella au passage : « Alors, et les Ramsay ? » « Ça va, dis-je, ils sont très occupés en ce moment, donnez-moi leur journal, j'irai ce soir ». Je regrettai aussitôt cette proposition, car elle allait à l'encontre du désir de Charles de me revoir. Mais je suis curieuse, et ceux qui sont affligés de ce défaut me comprendront. Une petite semaine s'était écoulée depuis ma visite et Charles avait dû emprunter un autre itinéraire. Il m'évitait j'en étais sûre. J'étais à la fois choquée et peinée car ce va et vient familier meublait un peu ma vie solitaire.

Je me rendis au drugstore Grant qui venait de recevoir des ananas frais dont je raffole. Grand houspillait son employé qui préparait trop lentement une commande.

“Ce qu'ils peuvent bouffer comme barbaque, ces clébards !”

Il vint vers moi et murmura des douceurs à propos des jeunes puis ajouta : « Ses Ramsay, il sont toujours pressés, comme si ils ne pouvaient pas acheter une voiture comme tout le monde, c'est vrai ça je n'ai pas que ça à faire ». Donc ils se faisaient livrer leurs provisions.

Je jetai un coup d'œil sur le carton gigantesque que remplissait l'employé et notai au passage la quantité étonnante d'aliments pour animaux. Grant suivit mon regard : « Toutes ces bêtes, ce que ça leur coûte, quelle blague d'aimer les animaux à ce point ! » Je payai ma modeste facture et je vis l'employé peiner afin de porter le carton dans la fourgonnette. Il mit aussi deux grands sacs de jute d'où débordaient des épis de maïs ainsi que des cageots répugnants d'où émergeaient des os de bœuf. Le boucher sortait au même moment de l'arrière-boutique et il cria à Grant : « Ce qu'ils peuvent bouffer comme barbaque ces clébards ». D'après les conversations dont je me souvenais, les Ramsay possédaient cinq chiens enfermés qu'ils promenaient dans le parc au petit matin. Chacun avait sa place au cours de la randonnée et leurs jeux n'avaient aucun secret pour Charles. Il me parlait d'eux comme de grands enfants malicieux et reconnaissait qu'il leur tenait des discours et qu'ils lui répondaient. Cela ne m'étonnait pas puisque ma mère en faisait autant avec son chat ! Je courus presque pour revenir chez moi afin d'y déposer mes achats. Encore une fois, la nuit m'accompagna tout du long.

« Ah, vous voulez savoir, hein ? »

Contrairement à la semaine passée, les volets étaient fermés et je n'aperçus aucune lumière. Prudemment, j'avancai entre les arbres tout en faisant mille détours. Et je suis tombée sur le chenil. Il était dissimulé dans la verdure des sapins et les hurlements des chiens me clouèrent sur place. Je fis marche arrière et le cri monta, le cri de l'autre jour, cet appel venu hors du temps et semblable à une voix des ténèbres. Une lampe fut allumée sur la terrasse et j'aperçus Ramsay qui venait vers moi éclairé par une lampe torche. Il balayait tout autour de lui à l'aide du ruban dont l'éclairage me parut intense.

On voyait très loin avec cet appareil. Et je me jetai dans l'ombre trop tard. « Sortez de là, Miss Fiff », dit-il en écorchant mon nom. J'avancai les pieds lourds et la tête en feu. Il fut sur moi très vite et me prit par le bras. « Ah, vous voulez savoir, hein ? Eh bien vous allez voir, vous ne serez pas déçue ». Aucune courtoisie dans son propos. Nous avançons à grands pas

et j'avais du mal à le suivre. Il courait et je soufflais. « Vous fumez trop » dit-il en ricanant. Il me parut laid et vulgaire et j'oubliai l'image sympathique du Ramsay d'avant. La neige avait fondu et le sous-bois collait comme de la glu. On enfonçait jusqu'à la cheville et je sentais l'eau pénétrer peu à peu dans mes bottes. Nous sommes arrivés au niveau des dépendances par un petit sentier et Ramsay m'a poussée devant lui. Je suis entrée à l'intérieur de l'ancienne étable. Cela sentait encore le cheval et la paille moisie.

C'était un loup magnifique

Ramsay a braqué sa lampe vers le fond et j'ai vu. C'était un vaste assemblage de grillages où remuait une chose tout en poils. À notre arrivée, la bête se terra le plus possible tout en creusant le sol inutilement. L'odeur me prit à la gorge et malgré les énormes barreaux, j'eus affreusement peur.

Ramsay appela doucement « Ork, Ork, c'est moi ». Et la chose parut se calmer. « Il n'aime pas votre odeur », murmura-t-il. Puis « Approchez donc, puisque vous êtes venue pour ça ». Pas à pas, j'avancais mue par la plus sordide des curiosités et la bête se redressa brusquement, donnant toute sa mesure.

C'était un loup magnifique dont les yeux luisaient dans la lumière violente. Il nous fixait intensément prêt à bondir et son échine redressée n'incitait pas à la caresse. Cependant, Ramsay passa la main au travers des barreaux et l'animal geignit de plaisir. Je lui dis d'éteindre la lampe, car je pensais que le loup souffrait de la lumière. « Tiens, dit-il, vous n'avez plus peur ». Et comme je suis une incorrigible téméraire, j'ai tendu la main sans toutefois traverser la cage. J'ai appelé Ork tout bas, j'aurais voulu qu'il me réponde tant il paraissait désolé dans sa cage. Il m'a regardée et son museau a effleuré ma paume. Je me suis accroupie et il s'est couché. Ramsay n'en revenait pas. Et c'est sur un tout autre ton qu'il a murmuré « Vous savez y faire ». Nous sommes restés ainsi un bon moment puis il lui a donné cinq kilos de viande et je l'ai regardé, fascinée, engloutir la viande.

Betty ne me reconnaissait plus

Ramsay m'a pris le coude pour parvenir à la maison, et Betty a ouvert. En une semaine, elle avait terriblement changé. Ses beaux cheveux pendaient en mèches sales et collées. Elle ne s'était sûrement pas lavée depuis longtemps et sentait le chenil. Elle portait la peau d'ours sur ses épaules et paraissait nue en dessous. Elle grogna à mon approche et se mit à gratter son ventre frénétiquement. Je regardais Charles avec étonnement, mais il sourit tristement. Puis il prit Betty par l'épaule et dit « Va coucher maintenant ». Je crus à un jeu, un jeu abominable de gens un peu fous, un manège de couple pervers, je cherchais dans ma mémoire tout ce que j'avais lu se rapprochant à la zoophilie. Betty ne me reconnaissait plus. Elle s'est couchée au pieds de Charles en soupirant, la tête entre ses bras repliés tout à fait comme un chien et a poussé de petits grognements satisfaits.

Charles a redressé la peau d'ours qui avait glissé et j'ai vu alors que tout le corps de Betty était recouvert de poils. Ramsay l'a longuement regardée et s'est mis à pleurer.

Puis, comme je demeurais muette, il a dit « Elle a élevé Ork depuis sa naissance et l'aime à la folie ! Elle n'a pas pu comprendre qu'il était devenu adulte. Il a failli la tuer trois fois. Alors elle veut devenir louve comme lui ». J'ai donné un verre de rhum à Charles et Betty s'est mise à hurler et Ork lui a répondu dans la nuit.

Et tous les soirs, à la même heure...

Deux ans se sont écoulés.

Tous les soirs à la même heure, je revis le même cauchemar. Je reviens de chez les Ramsay et dans le silence oppressant du parc, j'entends le coup de feu et le cri du loup. Puis j'aperçois Charles avec le corps de Betty abandonné contre lui et la peau d'ours glissant sur le sol. Il va alors vers les dépendances et un autre coup de feu éclate. Et le cri d'agonie me parvient. Je reste immobile devant le portail. Puis très nettement, la voix de Ramsay monte au-dessus des arbres dénudés.

Il crie interminablement, et son cri est celui du loup.